



COMPTES RENDUS

LA CHAUVE-SOURIS

J. Strauss

Stéphane Degout (*Eisenstein*)
 Chuara Skerath (*Rosalinde*)
 Franck Leguérinel (*Frank*)
 Kangmin Justin Kim (*Orlofsky*)
 Philippe Talbot (*Alfred*)
 Florian Sempy (*Falke*)
 Christophe Mortagne (*Miro*)
 Sabine Devielhe (*Adele*)
 Jodie Devos (*Ida*)
 Atmen Kélf (*Frosch*)
 Marc Minkowska (*dm*)
 Ivan Alexandre (*ms*)
 Antoine Fontane (*d*)
 Jean-Daniel Vuillermoz (*c*)
 Hervé Gary (*l*)
 Delphine Beaulieu (*ch*)

Salle Favart, 1^{er} janvier

Certains retours légitimes se font longuement attendre. Celui-ci s'accomplit en une réussite magistrale. L'option adoptée, une version française réécrite, prenait des risques calculés. En effet, les deux opérettes viennoises les plus illustres, *Die Fledermaus* (*La Chauve-Souris*) et *Die lustige Witwe* (*La Veuve joyeuse*), doivent leur origine à la France. L'adaptation de Paul Ferrier (1904) rétablissait les noms que portaient les personnages dans *Le Réveillon* d'Henri Meilhac : Caroline, Gaillardin, Arlette, etc. Ces personnages – et leurs identités usurpées – appartiennent au monde d'Offenbach et de Labiche. La nouvelle traduction française, commandée par l'Opéra-Comique à Pascal Paul-Harang, revient aux noms viennois (*Rosalinde*, *Eisenstein*, *Adele*), à une exception près : l'avocat *Blind* devient... *Miro*. La prosodie et l'euphonie ne prennent pas toujours part à la fête générale : il est plus seyant de chanter «*Sa Majesté Champagne est roi, rangeons-nous sous sa loi*» que «*Il est app'lé Sa Majesté, Majesté, Majesté*»... Mais la mise en scène d'Ivan Alexandre, musicien, librettiste, homme de théâtre, réalise le rare exploit d'être novatrice et spirituelle, tout en exaltant la musique géniale qu'elle sert sans jamais imposer une vision préconçue. La transposition situe l'action dans une époque contemporaine indéterminée, où le plexiglas 1960 côtoie la télévision grand écran plat (vision d'arrière-plan sur une cuisine ; au premier plan, table à repasser, canapé gris). Nous ne sommes ni chez le noble Eisenstein, ni chez le perrichonnesque Gaillardin. La réception d'Orlofsky ne brille pas non plus par le faste, et la prison pourvue d'alarmes amuse sans ennuyer. Le décor ingénieux se transforme avec les péripéties, permettant à une direction d'acteurs rigoureuse de laisser place à une liberté qui semble improviser. L'interprétation musicale atteint les sommets. Délivré des élucubrations de la mise en scène de Hans

Neuenfels à Salzbourg, en 2001, Marc Minkowski peut accomplir ici des prodiges de vivacité, de lyrisme, d'équilibre, rappelant à l'évidence que l'Ouverture est un chef-d'œuvre absolu du répertoire symphonique. Il mène l'action dans une parfaite connivence avec des Musiciens du Louvre-Grenoble survoltés, un chœur-acteur de premier ordre, et des solistes qu'il sait à la fois entraîner et soutenir.

La distribution fait honneur au chant français, comme il se doit en ces lieux. Stéphane Degout trouve avec Eisenstein un rôle idéal pour son élégance et sa vocalité à l'aigu souverain ; le duo «de la montre» et le trio «de l'avocat» sont des moments d'anthologie. De même, Florian Sempy enchante la valse fraternelle qui clôt la fête chez Orlofsky.

Chiara Skerath et Sabine Devielhe forment, en *Rosalinde* et *Adele*, le contraste souhaité : opulence et *legato*, gouaille et pyrotechnie s'affrontent et se complètent à ravir. Philippe Talbot – remplaçant Frédéric Antoun, initialement annoncé – assume vaillamment le pot-pourri ténoristique dévolu à Alfred (citations de *Faust*, *Lakmé*, *Les Pêcheurs de perles*, *Roméo et Juliette*), et Franck Leguérinel campe un directeur de prison tour à tour gandin et roubleur. On apprécie même le monologue de Frosch, délesté des plaisanteries balourdées qui le transforment parfois en un long supplice.

Quant aux traditionnelles «surprises» de l'acte II, elles donnent lieu à deux imitations irrésistibles : celle du général de Gaulle par Jérôme Deschamps, et celle de Cecilia Bartoli par le contre-ténor Kangmin Justin Kim, Orlofsky ennuyé de l'existence, qui retrouve force et vigueur dans les manifestations d'une ahurissante virtuosité. L'illustre modèle, dit-on, s'en réjouit infiniment.

Un seul regret : ce spectacle digne de pérennité n'aura connu que six représentations, et il n'est pas coproduit. Mystères de Paris ?

Patrice Henriot